

Saïd Mohamed

L'éponge des mots  
(extraits)

Couverture  
Bénédicte Mercier

Collection Pleine Lune

Messages tracés ou mots prononcés donnent preuve de la résistance à la nuit et portent en eux la distinction.

Les mots glissent sur la feuille blanche parmi les orages où ils distinguent leur chemin dans toute cette confusion.

Sans cesse dans ses pas revenir pour laisser une trace, une signification.

Phrases sans importance, belles comme le silence dans un ciel si fade.

Les mots suivent leur propre instinct.

Chaque poème est une aventure renouvelée où conduit le cheval à bride lâchée.

La mémoire du sens est dans le son que le souffle prononce.

Sans point de repère faire sa route dans ces paysages d'imaginaires dont aucune carte n'a été dressée.

Parcourir le monde revient à prendre le départ et le confondre avec le retour.

Les voyages laissent un goût d'inachevé et d'amertume.

Mettre ses pas dans le monde ancien des mots pour ressentir l'humanité qui ne veut pas nous quitter.

Je vis éveillé avec mes fantômes parmi les chagrins,  
innocent dans une prison balayée par les projecteurs.

Perclus de souvenirs fautifs, d'instant effrayants  
qui me laissent froid dans le dos et des joies de lumières.

Errant à la suite de Fernando  
suspendu dans le brouhaha des rues de Lisbonne  
avec pour toute réalité sur les carreaux de faïence  
des chardons bleus.

Besoins immédiats de tendresse  
dans ces paysages outragés,  
aux chiens errants dans l'Alfama  
et l'insignifiance des grands voiliers à quai.

Aucune image ne sait capter la nostalgie.  
Pas même l'insouciance des années jetées à dessein au fleuve.

Parfois il faut boire pour désigner l'indicible,  
découvrir des territoires d'absence  
et retrouver l'ivresse de la langue.

Force obscure de la vie.  
C'est le seul mérite d'être élevé au rang des hommes.

L'aurore ressurgit avec sa ribambelle de bouches harassées,  
qui, agglutinées aux barbelés, têtent un peu d'oxygène.

Je n'ai pas découvert la route des îles ni inventé des formules,  
juste établi un lien entre le ciel et la nuit,  
près du feu où j'attendais que les braises  
se recouvrent d'un satin gris.

D'un geste symbolique bafouer le papier  
et forcer la prudence des mots  
sans en attendre de délivrance.

Franchir la barrière à la dérobade.

Chagrin doux de la poussière du charbon ou de la peau flétrie.

Tout brûle,  
bouche terne,  
regard saccagé.

Le rêve où se reposer  
pareil à la gargouille  
veille sur l'infini.

La réalité attend au coin du jour  
celui qui ne possède ni ses yeux ni sa peau.

Le temps en jachère permet de croire au possible,  
sorte d'éternité où devenir aérien.

Recouvrir de plumes nos étreintes terrestres  
et adorer l'esprit, car la chair est d'une autre nature.

Envahie par les ronces  
une demeure inhabitée  
aux poutres calcinées.

Un matin comme un autre  
calme du souffle immobile  
d'un quotidien si étrangement sans merveille.

Avoir pour soi l'ultime heure, la plus noire aussi  
de la nuit qui vient dans ce jour.

Le miracle n'a pas eu lieu.  
Les doigts sentent le tabac froid  
pas sommeil ni envie de rompre le charme.

Rien de commun entre l'instant d'avant et celui d'après.

Pas de gloire à se combler d'alcool  
pour s'inventer des cataplasmes.

Boire encore et tordre le cou aux sortilèges.

Capitaine au long cours veillant sur l'histoire du hasard.

Taillader son chemin dans l'aventure des rues lisses.

Se dénombrer au rang des vivants et ne pas subir sa vie.

Tragédies intenses reléguées au rang du fléau banal.

Banni dans l'enfermement du regard,  
empreintes d'humains vivantes malgré tout,  
ombres qui persistent avec la faim.

Aucune honte n'affleure les lèvres.  
L'insignifiance est devenue possible.

L'annonce du crépuscule donne proximité à l'innocence.

Dans l'aube des rues porteuses de tant de destins piétinés,  
psalmodier l'oraison charnelle du remords d'amour.

Le silence supplémentaire cueille à la radio  
l'étrange symphonie des bonimenteurs.

La pluie fine n'est pas un hasard au fond des cours  
elle retient l'abandon où se reposer pendant ces escales  
comme un ouvrage à terminer loin de tous.

Ceux qui témoignent des hoquets et de la douleur,  
riposte dérisoire,  
le font sans joindre les mains  
hantés par l'âme des morts.

Comment accepter l'abjection du quotidien ?

Esprits autant vivants que morts  
apaisés par le seul savoir.

Ton ventre si prompt à décliner la tendresse me manque.

Dans mon sang, ma peau : ton âme.

Tu vibres au fil soyeux de l'amour mental.

Ancrée dans ma déchirure, tu m'accomplis.

Comment voler d'une seule aile dans la verticalité des falaises.

Revenir sur ton ventre noyer ma détresse à l'hôtel des carnages  
en soudoyant le gardien de nuit  
après une errance de bar en bar  
pour resquiller la lumière.

À contresens envahi de ton absence,  
dans ces lieux qui captent nos âmes  
la déraison de l'amour tient lieu de pardon.

Fleur de jardin divin dont l'étrange beauté  
ensorcelle même le cœur des pierres.

Dans cette nuit espagnole, tu pointes un doigt vers le ciel  
et désignes l'aube avec sa rivière  
roulant des perles noires.

Insuffisante l'ivresse pour troquer des diamants  
contre le miracle de la mémoire dans le visage des glaces.

Est-ce utile de survivre à tout ?

Tromper la vigilance des avions et promettre  
des fuites sans lendemain.

À vous toujours je reviens dans ce sillage  
où rien ne semble présent,  
bercé par la fièvre comme une ombre éclatée  
amours, infidèles amours  
aussi lointaines que bruits d'enfance.

Comment connaître encore pareille apesanteur  
dans les bourrelets de remords des nuages.

Se dire l'essentiel est une chance sans partage.



Agenouillé dans le désir de l'autre  
gérer l'absence  
ce compte en déficit permanent.

Oublier sa vie et la conjoindre aux réverbères.

Fais-moi beau par le regard et la parole.

On peut chanter les amours malheureuses,  
les amants reviennent à leurs maîtresses  
prier au bord de leurs lèvres  
pour que leurs mains les reconnaissent.

Les mots de secours disent l'écume  
de tes yeux  
où j'ai perdu toute notion de moi-même.

Te voilà redevenue étrangère.

Quel est donc ce mal qui nous a frappés.

Dans mon verre tant de vin j'ai versé.

J'ai écrit des romans, mais rien n'y a fait.

Ce train dont j'avais rêvé s'arrêtait en rase campagne.  
Je l'ai reconnu et la prémonition s'est accomplie...  
Au cinéma, la vie se joue de tout.  
Je jure ne plus savoir retourner chez moi.

Dans le ciel, les oiseaux semblent pétris d'infini.  
J'ai gardé au fond de ma poche le ticket froissé.  
Il ressemble à la dernière séance.  
Voilà, c'est fini.  
Il faut oublier.  
S'habituer est trop vain.

Ce train qui ferraille sur les fils noirs du pavé.

C'était Alexandrie et son odeur d'iode rance  
et ses façades rongées  
par la lèpre du béton,  
je me souviens maintenant.

Au loin, des bateaux remontent les pierres  
ensevelies sous les eaux.

Le puzzle du phare d'Alexandrie défile  
dans la rue rouillée par la mer.

Rue Nabi Daniel, le peintre Guirgis et ses toiles à la cire,  
les scènes d'évangile, de partage du poisson.

La passion des Chrétiens d'Égypte.  
Un camion de soldats près de l'église ancienne.

Des grues sur un bateau, des pierres.

Retour de l'histoire.

Alexandrie renaît des eaux avec ses sirènes,  
ses déesses gardiennes des flots.

Kavafi vit encore dans ces rues.

Un plat de mullet avec du riz noir.

Un jus de canne à sucre, avec du gingembre et du citron.

Un café brésilien sur le zinc patiné des années cinquante.

Tout autour de cette ville le temps s'est écoulé.

Avant, cela était déjà ainsi.

Cela ne peut être qu'ainsi dans la démesure de la Méditerranée.

Il n'existe pas de différence entre l'oiseau des lunes accomplies  
et les nervures de la feuille transparente ivre de ciel blanc.

Certaines chansons, à défaut d'aimer l'instant  
ressemblent à la ligne brisée des cascades.

La musique de la petite phrase banale  
qui tambourine à l'intérieur dit :  
Loin des yeux, loin du cœur...

Tu prends la mesure des instants  
quand tu marches sous le poids des sentiments.

Pour chaque mot pendu à l'indigence de tes lèvres  
d'où on ne sort pas sans claudiquer  
tu affiches la distance du fruit révolu,  
calme et paix du flanc repu.

Mais qui ne connaît la courbe de la lune  
installe son lit vide sur les rides de l'eau.

Bercé dans le rideau d'écume  
pour échapper à la tyrannie du journal de vingt heures.

Comment ne pas trembler de froid  
à la nudité des marbres dans l'hiver.  
Déeses rondes dansant sur le pas des louves.

Être au monde avec ses pertes de lumière, ses voiles trouées  
et ces haubans qui sifflent au moindre vent.

Chercher dans l'ombre ténue une parcelle d'incendie  
pour accepter de croire encore.

La force inutile et le chaos du corps  
vieux démons rêvés, parfums rebelles  
dans ces paysages traversés  
dont la lumière n'en atténue la cruauté.

C'est l'insolence des territoires nouveaux  
que de remettre au lendemain les travaux impossibles.

Passer le chas du temps qui amenuise  
et l'orage au cœur avec ses grêles.

Noyer dans des absences l'usure  
de la blessure inquiète.

Le vin en abondance j'ai bu, pensant vivre  
des jours pétris d'innocence,  
mais je me suis encore trompé de chemin.

Louvoyer dans le cœur du monde.

Goûter à l'outrance des infortunes  
aux gloires éphémères promettant l'infini,  
garder le cap sur l'horizon  
et l'œil sur le compas des étoiles bienveillantes  
pour baliser ce chemin.

Car demain ou un autre jour, si le temps le permet,  
on reviendra comme dans un territoire d'espoir  
découvrir des places nouvelles  
où celle de l'étrange n'existe plus.

Parcourir des endroits de lumière  
et emprunter des passages inconnus.

Fuir ces sensations d'inutile.

Dans le jeu des miroirs insensibles  
où les paillettes frivoles, les regards vides  
et les bribes de silence  
servent de reliques à vos messes noires.

Chaque jour obèse du spectacle  
de l'obscène carnaval, tu attises l'intrigue  
dans l'arrière-saison des interdits,  
triste ferrailleur de passions étiolées.

Vêtu de blanc tu promets le jour  
en tenant la nuit entre tes mains,  
ce couperet du défunt.

Nous ne sommes pas devenus fous subitement,  
cela a demandé du temps.

D'abord, on a vu l'étrange plaie  
qu'est la joie dans les yeux des autres.

Puis il a fallu courir dans les villes chercher la passion  
étonné par la teinte du vent chargé de pollens migrants,  
accepter d'être inutile et vain  
et trouver cela suffisant pour sa carcasse.

Pris dans la tourmente des loups dépouillés  
qui guettent l'étrange et le dérisoire.

Partout avec ces mots de pauvre, aller  
dans la perception des miroirs  
en traversant sur les passages cloutés.

Idiot indécent qui crie sa joie sans attendre de réponse.

Pareil à une litanie qui de voûte en voûte va  
en roulant jusque sous les portes.

Être homme de peine ou de savoir n'y change rien.

Nous irons avec qui nous pourrons par les rues  
nous offrir des étreintes de corps tièdes  
et des joies éphémères  
pour entretenir l'illusion du lendemain.

Il n'est de sommeil plus puissant  
que notre intelligence à ne pas vivre.



Faisons semblant encore une fois,  
personne n'en saura rien.

L'idiot va à ses ratages comme à une science exacte,  
seule raison valable pour achever cette bouteille.

Quelle autre sagesse peut évoquer un pareil carnage ?

Un compte ouvert au bar des insomnies  
où se rouler dans le flot des dissidences.

Buvant l'écume des saisons mortes,  
ivre de tant d'espoir,  
de palabres teintées de tant de désirs.

S'engouffrer dans un train et rouler.  
N'avoir de repos que dans le lancinant staccato.

Même le bruit des essieux qui faisait croire  
au possible encore a disparu.

Nous avons engagé nos pas dans une bien morne saison.

Un quai de gare la nuit à New Delhi grouillant de rats  
entre les corps endormis sur le sol.

Un cadavre recouvert d'un plastique à Bombay sur un trottoir  
attend d'être emmené au crématoire.

Fumées et cendres, chiens et cochons, se partageront  
avec les corbeaux les restes d'un corps.

Peu importe la façon de mourir.

Nous ne vivrons plus sur ce continent  
qui a tout oublié des clochards célestes.

Personne ne s'accaparera les étoiles des pèlerins insatiables  
qui, dans la marche, trouvent sens au monde.